

André Gillois



QUI

ÊTES-VOUS ?

QUI
ÊTES-VOUS?

L'AIR DU TEMPS
COLLECTION DIRIGÉE PAR PIERRE LAZAREFF

André Gillois

QUI
ÊTES-VOUS?

nrf

GALLIMARD
19^e édition

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1953.*

AVANT-PROPOS

La pensée précède la technique mais le sentiment est toujours en retard sur elle. Les modes au milieu desquelles nous avons été élevés nous collent à la peau et nous ne réussissons jamais à nous en dégager par raison. Ce que les psychologues appellent la personnalité basique est d'autant plus puissante que les éléments qui la composent sont issus de traditions plus lointaines. C'est ainsi que les enfants du XX^e siècle appartiennent encore à l'ère de l'imprimerie et que le prestige de la page imprimée, fort de cinq siècles de progrès, résiste victorieusement à l'assaut des autres moyens de diffusion.

On a beau savoir qu'une émission radiophonique est entendue par beaucoup plus de gens que n'en toucheront jamais livres et magazines, la consécration, c'est tout de même la publication. Nous vivons encore en croyant que les paroles s'envolent et que les écrits restent. Peu importe qu'ils restent dans les boîtes des quais ou sur les rayons de bibliothèques poussiéreuses, leur présence nous rassure comme la gravure de nos noms sur la pierre de nos tombes.

On a beau avoir appris que la parole de Socrate, que la parole de Jésus-Christ ont eu plus d'importance que toutes les œuvres écrites, c'est à Platon et c'est aux Evangiles qu'on se réfère.

On a beau avoir vécu en un temps où les discours diffusés par la radio ont joué dans l'existence des hommes un rôle primordial, on croit plus à la valeur des journaux.

Les hommes politiques continuent à faire relever par leurs secrétaires les articles que l'on peut lire chaque jour dans la presse, mais ils ne savent pas ce qu'on dit d'eux ou des problèmes qui les concernent sur les antennes.

Et ceux mêmes qui parlent chaque jour pour des millions d'auditeurs n'y croient pas assez pour pouvoir se passer de la reproduction, par écrit, de ce qu'ils ont dit.

Tout ceci pour justifier la publication des textes tirés de l'émission que j'ai réalisée sous le titre « Qui êtes-vous ? ». Et pour-

tant, les paroles ne s'en sont pas envolées. Elles ont été enregistrées et les bandes magnétiques conservées au Musée de la Parole. Mais le papier est plus rassurant même pour qui sait qu'il tombe en poussière comme le reste.

Au moins, répondrai-je à d'autres vœux que les miens, à ceux de tant d'auditeurs qui ont suivi cette émission et souhaité de pouvoir en garder autre chose qu'un souvenir.

Retrouveront-ils dans ces textes l'impression que leur donnèrent les paroles au moment de leur diffusion? Il est possible qu'en lisant, on restitue automatiquement l'atmosphère de l'écoute et qu'on entende la voix qui les prononce en suivant les mots sur les feuilles imprimées. Mais une question plus grave est celle de savoir comment jugeront les lecteurs qui n'auront pas été auparavant des auditeurs. Ce qui est dit excellemment n'est pas nécessairement valable sous cette nouvelle forme.

Ce qui plaide malgré tout en faveur de la publication, c'est qu'il y a des précédents. Et nous appartenons aussi à une civilisation de précédents. Seulement, je dois attirer l'attention des lecteurs sur la différence essentielle qui existe entre les entretiens radiophoniques qui ont déjà été publiés et ceux-ci.

Ceux qui ont fait l'objet d'ouvrages antérieurs reproduisaient, sous ce titre d'« entretiens » les dialogues d'un écrivain et d'un interlocuteur, dialogues qui avaient été préparés par le principal intéressé ou sous sa direction, qui suivaient un plan méthodique et qui étaient constamment dirigés ou contrôlés par l'écrivain interrogé sur sa vie et sur son œuvre.

Le principe de l'émission « Qui êtes-vous? » était absolument différent. Il s'agissait, au cours d'un seul entretien, dans lequel il y avait une personne interrogée et plusieurs interrogateurs, d'arracher à celui qui voulait bien se prêter à ce jeu, non pas ce qu'il avait décidé de ne pas dire, mais au moins les souvenirs, les idées, les goûts, les opinions, les sentiments, qu'il ne s'était pas préparé à exprimer, que parfois il ne s'avouait pas à lui-même ou qui correspondaient à des questions qu'il ne s'était jamais posées.

Notre but était de parvenir à connaître, autrement que par son comportement habituel, ou même que par son œuvre, ce qu'était l'être humain qui se trouvait devant nous, quel était son caractère, quelles étaient ses qualités essentielles ou ses faiblesses les plus apparentes et comment il se voyait lui-même, une fois dépouillé d'un masque imposé trop souvent par l'habitude ou par les malentendus.

Mais peut-être comprendra-t-on mieux l'idée qui a présidé à cette émission et les résultats qu'on en peut lire aujourd'hui, si je raconte sa genèse.

Il y a quatre ans, je faisais une émission qui s'appelait « Idées en l'air » et qui consistait en ceci : je demandais à un certain nombre de personnes, soit célèbres, soit anonymes et prises parfois au hasard dans la rue, de me dire tout ce qui leur venait à l'esprit quand je prononçais devant elles un mot quelconque. J'avais enregistré des résultats assez surprenants et j'avais constaté que, partant d'un mot banal et usuel, certaines personnes se laissaient aller à faire sur elles-mêmes, sur leur caractère, sur leurs soucis ou leurs espoirs des aveux véritablement spontanés et des révélations souvent intéressantes.

Je savais que cet emploi d'un mot-clé, d'un mot-prétexte, était d'un usage courant dans la psychanalyse. Je demandai à un spécialiste de cette technique de m'aider à pousser plus loin l'expérience.

Je me rendis donc chez lui à plusieurs reprises, accompagné chaque fois d'une personne qui gardait l'anonymat et qui acceptait de jouer le rôle que je lui indiquais. Elle s'étendait sur le divan qui servait habituellement aux malades; le médecin s'asseyait derrière elle, comme il le faisait pour une cure normale; on plongeait la pièce dans l'obscurité, le psychanalyste proposait un mot quelconque et le patient disait ce qui lui passait par la tête, se laissant aller complètement et dans un état de relaxation semblable à celui qui est nécessaire aux analyses de ce genre. Les différences étaient qu'il ne s'agissait pas de gens névrosés ou souffrant de complexe; qu'il n'y avait pas à proprement parler de thérapeutique puisqu'il n'y avait qu'une séance d'une demi-heure; et enfin qu'un micro placé dans la pièce permettait l'enregistrement de tout ce qui se disait.

Les constatations furent très intéressantes. Une personne placée dans ces conditions révélait en une demi-heure sur sa personnalité, son caractère, son existence même plus de choses que n'en pouvaient apprendre de longues relations avec elle.

Tout se passait comme si chacune des personnes interrogées n'avait attendu que ce moment-là pour se raconter, comme si chacune avait envie de se justifier et que le premier prétexte était bon pour cela.

Je complétais l'expérience en m'y prêtant moi-même, en invitant mes collaborateurs les plus proches à s'y prêter et, en gros, les conclusions furent toujours les mêmes. Chacun avait quelque

chose à dire et la meilleure voie, pour chacun, c'était la sincérité.

Je me risquai alors à faire de cette méthode un sujet d'émission. Et ce fut : « Qui êtes-vous ? » Je commençai avec des amis : François Périer et Bernard Blier furent mes premiers cobayes et les résultats furent assez encourageants, mes collaborateurs et moi-même nous sentîmes assez détendus pour aller plus loin.

Voici comment nous procédâmes : j'établîs une liste de questions extrêmement simples que j'envoyais à l'avance aux personnes dont je sollicitais le concours afin que chacune d'elles fût également rassurée en sachant qu'elle trouverait quelque chose à répondre. Mais, le jour venu, les premières minutes passées à cette mise en train, la conversation continuait. Et nos « victimes » oubliaient que les questions nouvelles étaient en effet nouvelles. N'ayant rien préparé, ne pouvant pas, sous le feu roulant de nos questions, trouver les réparties fulgurantes, spirituelles ou profondes qu'elles eussent à l'avance souhaité d'avoir, elles n'avaient plus qu'une ressource : la sincérité. Le but était atteint.

Pendant deux ans, à raison d'un par semaine, j'ai interrogé tous ceux que j'ai eu l'occasion, ou l'indiscrétion, de solliciter. Pendant la première année, je m'en suis tenu pour l'amorçage de la conversation aux questions que j'avais préparées à l'origine. Ensuite, j'ai varié, utilisant même des tests ou des questionnaires, comme ceux que Gaston Berger a établis pour ses ouvrages de caractérologie.

Mais quelle que fût la liste des questions initiales, le déroulement de la conversation suivait toujours le même rythme. Après les quelques minutes de mise en train, venait le moment de la sincérité : nous avions l'impression de trouver l'ouverture et que le personnage se livrait aussi complètement qu'il le pouvait, jusqu'au moment où intervenait la lassitude et où nous ne pouvions plus rien tirer ni nous ni lui de lui-même.

J'avais plusieurs collaborateurs pour cet interrogatoire et j'aimerais rendre à chacun l'hommage qui est dû à son mérite. En ce qui concerne le médecin qui m'a apporté son concours, je ne puis le remercier qu'anonymement puisqu'il a tenu à n'être connu que sous un pseudonyme. Mais sa science et la vivacité de son esprit ont été un appoint précieux dont je ne lui saurai jamais assez gré. Avec nous opéraient Emmanuel Berl, dont l'immense culture et la curiosité d'esprit faisaient merveille, Maurice Clavel qui rivalisait avec lui de pénétration et d'esprit offensif, et Jean-Pierre Morphé dont la fermeté a toujours été

remarquable. J'ai eu aussi l'occasion de faire appel à un jeune spécialiste des tests, Jean Guyot, et à la fine physiognomoniste Catherine Gris.

En dehors des questions liminaires dont j'ai parlé, il n'y avait aucune préparation. Cela n'était pas l'effet de notre paresse, mais de notre volonté de laisser à la spontanéité toute sa valeur. Nous ne nous concertions pas parce que nous ne cherchions pas à arriver à un résultat donné. Nous n'étions pas comme des policiers acharnés à faire avouer un coupable. Chacun de nous essayait au début de se faire une idée dont il s'efforçait ensuite de trouver la confirmation; cherchait des contradictions, dans les réponses, qui permettent de poser des questions nouvelles; poursuivait l'élaboration d'une certaine image, d'un portrait psychologique que ses commentaires tentaient de tracer. Après quoi dans une courte conclusion je faisais une synthèse de ce qui avait été dit.

En relisant la sténographie de ces entretiens, je me suis aperçu qu'il était souvent difficile d'attribuer à chacun d'entre nous la paternité de ses propos. J'ai donc donné à nos questions et explications une forme anonyme ou, si l'on préfère, collective. Et du reste l'essentiel n'est-il pas de connaître celui ou celle que nous avons interrogés?

A ceux-ci je dois un tribut particulier. Rares sont ceux qui, en effet, m'ont demandé à « comparaître ». Ils ont cédé, les uns à l'amitié, les autres à des sollicitations dont je regretterais l'insistance si elles ne leur avaient donné l'occasion de se faire de nouveaux amis : nous d'abord et tous les auditeurs ensuite.

Je me suis efforcé de retrancher tout ce qui n'avait été que réponses hésitantes ou évasives, sans chercher à récrire ce qui avait été dit sous la forme d'une conversation à bâtons rompus.

Sans doute ne retrouvera-t-on pas à la lecture la valeur que donnaient à leurs paroles certains silences, mais on y sent tout de même comment chacun d'eux s'achemine petit à petit vers les découvertes qu'il fait ou vers les révélations auxquelles il consent.

J'ajoute que jamais aucun incident n'a marqué ces rencontres et que personne n'a jamais, semble-t-il, regretté d'y avoir participé. C'est que, si nous pratiquions une méthode quelque peu policière en ce que nous cherchions à obtenir des aveux, nous n'avons jamais poussé l'indiscrétion trop loin, ni abandonné la courtoisie sans laquelle ces entretiens eussent été insupportables.

Je voudrais encore répondre à tous ceux qui ont parlé de psychanalyse à propos de cette émission. Pour qui connaît cette

science admirable, il n'est pas question de lui assimiler ces modestes investigations. Les principes mêmes de la méthode freudienne sont de ne pas faire de confession publique, de n'intervenir que le moins possible dans le monologue du sujet et surtout de s'étendre sur de nombreuses séances et sur une longue durée. Nous n'avons jamais prétendu qu'à nous exercer à une espèce de jeu psychologique qui revenait à une conversation un peu poussée mais il est certain qu'on ne peut pas ignorer, pour peu qu'on s'intéresse à l'esprit humain, les découvertes de Freud.

Je pense qu'une des conclusions qu'on a pu tirer de l'écoute frappera aussi les lecteurs : on remarquera en effet qu'il y a un certain nombre de points communs dans des réponses si variées : souci de rester fidèle à l'enfance, intérêt marqué pour un nombre assez limité de personnages réels ou imaginaires, identité surtout des problèmes.

Ce qui a rendu si sensible aux auditeurs les conversations de tant de gens célèbres, c'est justement le fait que leurs problèmes étaient ceux qui se posent pour tous les hommes. En les exprimant, en tentant d'y répondre, ils auront aidé ceux qui les écoutaient comme, je l'espère, ils aideront ceux qui les liront à se les poser à leur tour et à tenter d'y répondre aussi sincèrement.

Je n'ai pas pu, dans cet ouvrage, recueillir tous les entretiens que nous avons eus. Les dimensions en eussent été trop grandes. Le choix n'a été dicté que par des considérations de variété : variété des personnages et de leurs professions. C'est cette même préoccupation qui a conduit à l'ordre dans lequel ils sont présentés. Chacun d'eux est précédé d'une courte notice et de la date de l'émission qui, l'une et l'autre, les situe.

Mais ce ne sont pas seulement des documents biographiques. Le lecteur, sans doute, en suivant chacune de nos enquêtes à la recherche d'un homme, se cherchera lui-même. Même s'il ne se découvre pas, il découvrira qu'il est utile et fructueux de se poser à soi-même comme aux autres la question : « Qui êtes-vous ? »

André GILLOIS.

PAUL LÉAUTAUD

« JE TROUVE TRÈS BIEN CE QUE JE SUIS »

Paul Léautaud est né à Paris le 18 janvier 1872, d'un père ancien comédien, souffleur au Théâtre-Français.

A quinze ans, employé de commerce, puis clerc d'avoué, secrétaire d'administration judiciaire, et entre comme secrétaire au Mercure de France en 1908 où il restera jusqu'en 1941.

A publié : Poètes d'aujourd'hui (en collaboration avec Van Bever), 1900, le Petit Ami (1903), Passe-Temps (1929), Propos d'un Jour (1917), et sous le nom de Maurice Boissard : le Théâtre de Maurice Boissard, recueil de ses chroniques dramatiques parues au Mercure de France, aux Nouvelles littéraires et à la Nouvelle Revue Française.

A fait ses débuts à la radio le 24 décembre 1949 dans l'émission « Qui êtes-vous ? » à la suite de laquelle il a enregistré une série d'entretiens avec Robert Mallet, publiés depuis en volume.

– C'est aujourd'hui M. Paul Léautaud qui veut bien se prêter à notre petit jeu. J'en suis d'autant plus heureux que c'est la première fois que M. Léautaud consent à parler devant un micro. Et nous pouvons en être flattés si l'on sait à quel point l'ancien chroniqueur du *Mercure de France* vit retiré d'un monde qu'il juge depuis tant d'années avec une terrible lucidité.

Où aimeriez-vous vivre?

PAUL LÉAUTAUD. – Où je serais encore plus isolé qu'où je suis.

– Pour quelles fautes avez-vous le plus d'indulgence?

P. L. – Pour toutes. Je n'ai rien d'un justicier, ni le goût du châtiment.

– Quels sont les héros de romans que vous préférez?

P. L. — Candide, le Neveu de Rameau, Brotteaux des Ilettes des *Dieux ont soif*.

— Quel est votre personnage historique favori?

P. L. — Talleyrand.

— Vos héroïnes favorites dans la vie réelle?

P. L. — Je n'en ai pas.

— Vos héroïnes dans la fiction?

P. L. — Sanseverina, de *la Chartreuse*.

— Votre peintre favori?

P. L. — XVIII^e siècle : Chardin, Perronneau, La Tour, Greuze; puis Corot, Manet, Constantin Guys, Renoir.

— Votre musicien favori?

P. L. — Trop ignorant en musique.

— Votre qualité préférée chez l'homme?

P. L. — La franchise, le désintéressement.

— Votre qualité préférée chez la femme?

P. L. — Je ne leur en connais pas.

— Votre vertu préférée?

P. L. — La franchise.

— Votre occupation préférée?

P. L. — Écrire ou rêvasser.

— Qu'auriez-vous aimé être?

P. L. — Je trouve très bien ce que je suis.

— Quel est l'âge de la vie qui vous semble essentiel?

P. L. — Cinquante ans.

— Avez-vous acquis votre position actuelle par un développement continu de vos tendances et de votre formation, ou par une rupture continue avec vos précédentes positions?

P. L. — Beaucoup de réflexion, et un sens critique toujours en éveil.

— La forme d'expression qui est la vôtre vous suffit-elle, ou avez-vous le sentiment qu'elle vous limite?

P. L. — Oui, brièveté, netteté, simplicité. Évidemment, je n'ai rien d'universel.

— Que regretterez-vous le plus en mourant? Comment voudriez-vous mourir?

P. L. — Tout. Pas subitement.

— Y a-t-il pour vous plus de plaisir à plaire, à convaincre ou à provoquer?

P. L. — Ni l'un, ni l'autre.

— Y a-t-il un auteur qui vous paraisse représenter la vérité au point de modifier votre opinion suivant la sienne?

P. L. — Aucun.

— Quelle a été la première émotion de votre vie?

P. L. — Je ne suis pas porté à l'émotion.

— A quel âge avez-vous vu pour la première fois un cadavre et quelle a été votre réaction?

P. L. — A trente ans. Mon père. Comique et répulsion.

— Pourriez-vous tout quitter, famille, situation, habitudes, pour recommencer votre vie?

P. L. — Je mène ma vie morale et matérielle depuis l'âge de quinze ans et demi. Je n'ai rien à quitter et, grâce à Dieu, je suis célibataire et sans enfants. Le mot de famille n'a pas de sens pour moi.

— Aimez-vous la vie dangereuse?

P. L. — Non.

— L'élimination d'un adversaire vous paraît-elle une opération nécessaire, ou vous procure-t-elle un plaisir?

P. L. — Je ne me suis jamais trouvé d'adversaire, comme je n'ai jamais été l'adversaire de personne.

— Que feriez-vous si on vous accordait trois actes de puissance absolue?

P. L. — La puissance ne m'intéresse pas, ni la domination.

— Dans quelle époque auriez-vous préféré vivre en admettant que votre condition vous ait permis d'y participer suffisamment?

P. L. — Je me vois assez bien vivant au temps de Voltaire et Diderot.

— Auriez-vous aimé faire un métier manuel et lequel?

P. L. — Je tiens ma maison, et je fais ma cuisine, je lave mon linge de corps moi-même; c'est presque un métier manuel.

— A quel âge avez-vous senti que vous quittiez l'enfance?

P. L. — Dix-sept ans, si vous voulez.

— Pourquoi dix-sept ans?

— P. L. — Parce que c'est à cet âge-là que j'ai commencé à être amoureux.

— Moi, je crois que j'ai été amoureux à partir de quatre ou cinq ans.

P. L. — Oui, mais moi, je ne suis pas vicieux.

— C'est rare d'entendre quelqu'un ne pas souhaiter de mort subite.

P. L. — Je veux voir, je veux savoir : c'est intéressant tout de même. Maintenant, naturellement, je risque de rester quatre ou cinq jours sur mon lit de mort parce que je vis seul.

— J'ai été frappé dans votre œuvre de votre comportement envers les cadavres; vous montrez une sorte de curiosité, non seulement devant le cadavre de votre père, mais devant celui de François Coppée, par exemple.

P. L. — J'ai toujours eu une très grande curiosité de la mort. Chaque fois que quelqu'un de mes amis est mort, j'ai toujours fait l'impossible pour le voir, Charles-Louis Philippe, par exemple. Ayant appris qu'il était mort, je me suis précipité pour le voir sur son lit de mort. C'est le dernier personnage, la dernière forme. Cela m'intéresse énormément.

— Pensez-vous que cette dernière forme se relie au personnage tout entier, ou vous apparaît-elle, au contraire, un objet dérisoire que le vivant laisse après soi?

P. L. — Non. C'est pour voir le dernier aspect de quelqu'un que j'ai connu.

— Avez-vous peur de la mort?

P. L. — Je n'aime pas beaucoup cette perspective, et je trouve bouffon de s'en aller après être venu. Et je suis dans un état de révolte à l'égard de la mort.

— Je sais que la nouvelle de votre mort ayant été répandue à tort, en 1941, vous avez pu lire vos articles nécrologiques. Puis-je vous demander quel a été votre sentiment?

P. L. — Une surprise énorme. Car enfin, les gens me croyaient mort et je peux penser que ce qu'ils écrivaient était sincère. Ils n'avaient plus à me flatter, j'étais mort. Eh! bien, je ne suis jamais revenu de ça.

— Vous avez dit tout à l'heure que, n'ayant pas de famille, vous ne pouviez pas envisager d'avoir à la quitter. Mais vous adorez les animaux?

P. L. — Oui.

— Pourriez-vous envisager de quitter les animaux qui vous entourent?

P. L. — J'ai déjà pris soin, depuis quelque temps, étant donné l'âge que j'ai, d'avoir le moins de bêtes possible pour en laisser moins à ma mort; elles sont à l'avance placées.

— Vous avez dédié votre livre sur l'amour au chat Miton, et je voudrais vous demander, en dédiant ce livre à un chat, à quel sentiment cela répondait chez vous?

P. L. — Cette dédicace est une périphrase. Vous comprenez?

— Comment Talleyrand peut-il être votre héros réel entre les personnages de la fiction qui en sont si différents, comme Candide, ou le Neveu de Rameau, ou Sanseverina?

P. L. — Je tiens Talleyrand pour un homme d'esprit prodigieux n'ayant jamais eu aucune conscience, s'étant accommodé de tous les partis. Et puis, il y a ce mot de lui : « Regardez, pas de sang sur les mains. »

Maintenant, vous connaissez le mot de Talleyrand à La Fayette alors que le 14 juillet 1790 il célébrait la messe de la Fédération. En montant les degrés de l'autel, il murmura : « Je vous en prie, ne me faites pas rire. »

— Comment pouvez-vous aimer ce personnage qui s'accommode de tout le monde, alors que, visiblement, vous ne vous accommodez de personne ?

P. L. — Je trouve très beau de n'avoir aucune conscience ; je trouve qu'il y a là une libération. C'est un manque absolu de dogmatisme.

— Est-ce le Neveu de Rameau que vous aimez ou bien Diderot ?

P. L. — C'est le Neveu de Rameau. Le reste ne m'intéresse pas.

— Pourquoi ?

P. L. — Je pense que Diderot est lyrique, plein d'effusions, et que je n'aime pas ce sentiment en littérature.

— Avez-vous toujours été ce que vous êtes ?

P. L. — J'ai commencé, je crois, en 1905 vraiment, avec *In Memoriam*.

J'ai débuté au *Mercure* en 1895. J'ai eu la chance de tomber sur un homme, Alfred Vallette, à qui je dois tout comme écrivain, et qui m'a toujours laissé la plus grande liberté. J'ai écrit, à cette époque-là, dans le *Mercure*, des choses que nulle part ailleurs on n'aurait laissé passer. Quand j'ai publié *In Memoriam*, dans le *Mercure*, — c'était un récit satirique, presque, de la mort de mon père — il est arrivé quarante-cinq désabonnements en trois mois. Parce qu'il y avait non seulement les abonnés français, mais il y avait les abonnés des colonies. Il fallait le temps qu'ils envoient leur désabonnement. M. Vallette s'est contenté de dire : « Ceux-là se désabonnent, d'autres s'abonneront. »

« MON PÈRE N'A JAMAIS ÉTÉ UN PÈRE »

— Mais d'où vient et de quand vient votre désir très grand d'isolement ?

P. L. — J'ai toujours été comme ça. Quand j'étais enfant, je vivais sous la table de la salle à manger, sans jouer, sans rien. On ne pouvait pas me tirer de là. A Paris, par exemple, rue des Martyrs, le père Léautaud, avec des sous, tâchait de racoler des gamins pour me tirer de là. Il n'y avait rien à faire.

— En quels termes étiez-vous avec votre père?

P. L. — Mon père n'a jamais été un père. C'était un pilier de cafés, un homme de théâtre...

— Sa mort ne vous a-t-elle pas apporté comme une espèce de soulagement?

P. L. — Ah! non. Il a eu une mort très pénible. Je suis resté quatre jours et cinq nuits, et la nuit avec une bougie, assis à son chevet, à le regarder mourir. Mais je n'ai pas éprouvé de soulagement. Je suis incapable de rancune et d'antipathie. Non, j'avais de la curiosité.

— A cet âge fameux de dix-sept ans et ensuite, avez-vous approuvé, méprisé ou constaté votre amour?

P. L. — Quand on est attiré par une femme, on n'examine pas si on a tort ou raison. J'ai eu deux grandes passions dans ma vie qui ont duré assez longtemps. Eh bien, là, l'objet de ces passions aurait pu mourir, cela ne m'aurait rien fait, je n'ai jamais aimé que physiquement.

— Votre hostilité à tout ce qui est jugement et condamnation vient-elle de votre solitude?

P. L. — Non. Je vous dis : je n'aime personne, je n'aime pas les justiciers; je n'aime pas ça. Devant ma porte, dans la rue Raynouard, je verrais un individu en assassiner un autre; ça ne me regarde pas, je rentrerais chez moi. C'est de l'indifférence. Ce n'est pas de l'égoïsme. Je ne suis pas chargé de l'ordre de la société.

— Mais si vous vous sentez vous-même attaqué?

P. L. — Jour et nuit ma porte est ouverte. C'est une sorte d'instinct. Il y a des choses qui ne me plaisent pas.

— J'allais vous demander pourquoi vous appréciez plus la franchise que la duplicité?

P. L. — Je n'aime pas les complications.

— Il y a un refus de se mêler aux activités du monde extérieur lorsque, petit, vous demeuriez sous la table, ou dans votre actuelle indifférence devant un assassinat?

P. L. — Oui.

— L'absence de passion que vous montrez dans l'amour vient-elle de ce que vous avez participé de bonne heure à la

vie des dames galantes, ou, au contraire, pensez-vous avoir été conduit à elles, justement parce que vous n'aviez pas de passion?

P. L. — Je n'ai vraiment connu la passion physique qu'à quarante-deux ans. Parce que j'ai toujours pensé qu'en amour, homme ou femme, on doit trouver son numéro. Alors, la passion, je vous dis, n'était que physique. La preuve c'est que je vous dis : l'intéressée aurait pu mourir, je m'en fichais complètement.

— Avez-vous reçu, si je puis dire, la provocation d'un autre amour?

P. L. — C'est bien drôle à dire : ça n'est jamais moi qui ai commencé.

— Avez-vous éprouvé un sentiment de tendresse pour une femme avant l'âge de quarante-deux ans, tendresse distincte de l'amour physique?

P. L. — Je n'ai jamais éprouvé de tendresse pour une femme.

— Et pour votre mère?

P. L. — Je ne l'ai pas connue! Je l'ai vue huit jours dans ma vie. Quand elle est morte, j'ai appris ça par Dumur, au *Mercure*. J'étais à Pornic, et Dumur m'a envoyé un numéro du *Journal de Genève* (on publie les décès dans les journaux en Suisse) et j'ai vu qu'on annonçait la mort de M^{me} ... Marais. Elle était morte et puis voilà tout.

— Quel âge aviez-vous?

P. L. — Voyons... C'est en 1915. J'avais quarante-deux ans.

— Puis-je vous demander à quel âge vous avez cessé de voir votre mère?

P. L. — Ma mère était comédienne. De temps en temps elle passait par Paris, et alors elle venait me voir rue des Martyrs; j'ai été avec elle au Jardin d'Acclimatation, à *Michel Strogoff*; j'avais les yeux par terre; je disais « Oui, madame, certainement, madame... » Un jour, elle a fini par dire : « Mon Dieu! que cet enfant est donc désagréable! » Je ne la connaissais pas...

— Et l'amitié envers les hommes?

P. L. — Mes amis sont plus mes amis que je ne suis leur ami... J'ai une sale nature.

— Vous avez été frustré par votre père et votre mère. Peut-être votre attitude sentimentale n'est-elle qu'un mécanisme

de défense destiné à vous protéger contre d'autres frustrations possibles?

P. L. – Non. Ils ne me frustraient de rien. Je n'ai aucune rancune contre mon père. Mon père ne s'est pourtant jamais occupé de mes études ni de ma santé ni de rien. Il n'y a qu'une chose que je ne peux pas arriver à pardonner à cet homme. C'est ceci :

Il était premier souffleur à la Comédie-Française. Au jour de l'an, quand j'avais dix ans, douze ans, quatorze ans, il m'emménait à la Comédie-Française, et, aux entractes, sous la menace de claques, il m'obligeait à aller souhaiter la bonne année à tous les sociétaires : Bianca, Bareta, etc. Et alors, je recevais 100 francs, 50 francs, 500 francs, qu'il empochait. Avoir obligé un enfant timide comme j'étais à la mendicité, je ne peux pas oublier ça!

– Je voudrais vous poser une autre question, monsieur Léautaud. Vous avez écrit, dans une de vos chroniques : « Alceste « doit faire rire. » Est-ce que cela vous empêche d'être misanthrope?

P. L. – Non, mais Alceste doit faire rire le commun des mortels, ce qui ne l'empêche pas d'être un personnage extrêmement douloureux. Dans *l'École des Femmes*, il y a des côtés de tragédie. Oui, mais *le Misanthrope* doit faire rire à cause de sa franchise.

– Vous placez-vous au point de vue du critique dramatique, pensez-vous que c'est ainsi qu'on doit jouer *le Misanthrope*?

P. L. – Non, c'est au point de vue humain. Moi, il ne me fait pas rire.

– Si ça ne vous fait pas rire, pourquoi voulez-vous qu'il fasse rire les autres?

P. L. – Parce qu'il a un comportement opposé à celui que les autres ont généralement. Remarquez que je souhaiterais plutôt qu'on constate que c'est un personnage douloureux.

– Quels sont les animaux que vous avez aimés? Est-ce qu'il y a des raisons qui vous poussent vers tel ou tel animal?

P. L. – J'ai eu au moins trois cents chats et cent cinquante chiens. Pas tous à la fois. Tous ramassés dans les rues de Paris. Je n'ai jamais fait d'élevage. Quand ils avaient des portées, chez moi, elles allaient au baquet, parce qu'il m'in-

téresse seulement de recueillir les animaux en péril. Et tous les animaux sont enterrés dans mon jardin. Ils ont tous vécu là. J'avais une bonne à cette époque-là.

— En somme, on peut dire que vous recueillez les êtres abandonnés.

P. L. — Mais je ne recueille pas les enfants.

— Et vous ne tenez pas à élever les petits animaux qui viennent de naître.

P. L. — Non, dans les deux cas. Vous savez, quand un chat naît ça n'a pas de regard, c'est gros comme un index, tandis que l'animal que je trouve, de six mois ou d'un an, en péril parce qu'il ne reçoit pas de nourriture, il est très intéressant.

— Mais en dehors des chiens et des chats, vous avez, je crois, une guenon?

P. L. — J'ai une guenon qui s'est perdue dans mon jardin et que j'ai gardée. Mais j'ai un très grand jardin, de dix-huit cents mètres, qui n'a jamais été touché. Tout pousse comme ça. Quand je trouve un escargot dans l'allée, je le jette dans le taillis. Je m'en voudrais d'écraser volontairement un escargot. Sous ce rapport, je suis une vieille concierge.

— Avez-vous particulièrement aimé certains animaux?

P. L. — Il y a chez les animaux comme chez les humains des êtres qui sont plus démonstratifs, plus charmants, plus intelligents même.

— Mais alors, cette distinction que vous faites entre les animaux, vous la faites plus difficilement entre les hommes. Quand ces animaux meurent, quelle est votre réaction?

P. L. — Un très grand chagrin.

— Vous avez déplacé l'énorme potentiel de tendresse qu'on sent camouflé chez vous. Votre attitude envers les chiens et les chats abandonnés est une attitude d'homme envers des humains.

P. L. — Mais cette attitude envers les humains, vous avouerez qu'elle est souvent intéressée, tandis que moi, il n'y a pas d'intérêt.

— Avez-vous observé la société de ces animaux — puisqu'ils sont assez nombreux pour constituer une société — comme vous observez la société des hommes?

P. L. — Il y a les mêmes différences. Par exemple, les chats. Il y en avait qui vivaient seuls, qui se promenaient seuls, qui mangeaient seuls. D'autres qui étaient en groupe de quatre

ou cinq. Enfin, il y a entre eux les sympathies qu'il peut y avoir entre les humains; et les hostilités.

— Et tout cela ne vous a jamais rapproché des humains?

P. L. — Non.

— Mais la tendresse que vous vous êtes toujours appliquée à ne pas éprouver pour des êtres humains...

P. L. — Je ne me suis pas appliqué. C'est naturel.

— Cette tendresse, ne l'avez-vous pas éprouvée pour des personnages imaginaires?

P. L. — Non. Je ne divague pas, et je n'ai pas d'imagination.

« J'ÉCRIS POUR MOI »

— Et pour vos livres, n'avez-vous pas une tendresse?

P. L. — Non, voyons. J'écris pour moi, parce que ça m'amuse. Uniquement.

— Et pour les livres que vous possédez; ceux d'autrui?

P. L. — Non. Ainsi j'ai donné tout à l'heure comme héroïne de roman *Sanseverina*. Mais je suis arrivé à me moquer pas mal de la *Chartreuse de Parme*. Cela ne m'intéresse plus. J'ai horreur du roman.

— N'agissant et n'écrivant que par plaisir, ne pensez-vous pas que les autres en font autant?

P. L. — Je crois que la plupart des gens qui écrivent le font par intérêt matériel. Je trouve que ce qu'on appelle la littérature alimentaire est méprisable.

— Ne croyez-vous pas qu'un homme qui commence à écrire, qui décide d'écrire, ne le fait jamais par intérêt matériel?

P. L. — Je trouve, justement, que c'est le contraire qui se produit. Ainsi j'ai noté certaines maisons d'éditions qui n'encouragent des écrivains qu'en vue des prix. Or, à mon sens, tous ces écrivains savent ce qu'il faut mettre dans un livre pour avoir un prix.

— Il y en a beaucoup qui se trompent.

P. L. — Croyez-vous que les gens qui écrivent pour l'Académie Goncourt n'ont pas bien réfléchi à tout ce qu'il faut mettre dans un livre pour séduire ces messieurs?

— Je crois savoir que vous n'aimez pas Dostoïevski et je voudrais savoir pourquoi?

P. L. — Je trouve en Dostoïevski un écrivain pour gens à enfermer dans les cabanons. Je n'aime pas les déséquilibrés.

J'ai dit que tous les gens qui ont reçu une influence de Dostoïevski ont écrit des âneries. Gide, avec ses *Caves du Vatican*, Duhamel, avec son roman-feuilleton *les Salavin*, et cet ignoble *Bubu de Montparnasse*. Oh! ça, non, je n'aime pas ça. J'ai une sorte de haine pour les déséquilibrés.

— D'après vos réponses, vous avez horreur des romans. Mais vous n'avez pas horreur du théâtre. Vous est-il arrivé d'avoir pour les personnages de théâtre une amitié ou une attirance tendre?

P. L. — Je suis certainement extrêmement intéressé par exemple par Alceste, par Arnolphe et même par Figaro, que je trouve une chose étonnante.

— Et le cinéma?

P. L. — Oh! alors, non, le dégoût complet.

Pour en revenir aux lettres, je tiens Valéry pour un mauvais écrivain, parce qu'il a écrit à la mort de Mallarmé « le ravissement de Mallarmé me laissa sans... » pour ne pas écrire : la mort de Mallarmé. Quand on prend des détours comme cela, on est un mauvais écrivain.

— Vous venez de nous dire que vous étiez intéressé par les personnages d'Alceste et d'Arnolphe; je crois constater dans votre œuvre une très grande admiration pour Molière qui est justement un homme constamment agité de passion, et de passion amoureuse.

P. L. — J'ai une vénération pour Molière.

— Passion amoureuse comprise?

P. L. — Oui; l'homme est extrêmement sympathique. Il a été constamment dupé en ménage, et il a mis tant de choses de lui dans ses personnages.

— Il a éprouvé des passions, mais il n'en a pas été dupe.

P. L. — Il a éprouvé des passions physiques. Alors, la morale n'a rien à y voir.

— Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'apporter de conclusion à cet échange de propos, tant il ressort avec évidence que la misanthropie de M. Léautaud tire son origine d'une enfance effrayante dont il nous a parlé lui-même avec son implacable franchise.

De ce caractère intransigeant, il a tiré toutes les conséquences sans reculer jamais, ce qui lui a permis de réaliser une œuvre littéraire dont l'importance apparaîtra sans doute de plus en plus grande surtout quand on connaîtra le journal

que M. Léautaud rédige depuis cinquante ans et que le monde littéraire attend avec impatience et angoisse.

J'imagine que de nombreux auditeurs auront été choqués de l'entendre s'exprimer avec une aussi complète liberté d'esprit, mais je suis heureux d'avoir eu cette occasion unique de faire connaître à ceux qui l'ignoraient encore l'existence de ce grand écrivain et de ce personnage extraordinaire.

TABLE

	Pages
<i>Avant-propos</i>	7
PAUL LÉAUTAUD.	13
AUDIBERTI	25
HENRI-RENÉ LENORMAND.	34
JEAN ROSTAND	41
MARIA CASARÈS	51
GEORGES SIMENON.	60
PAUL-ÉMILE VICTOR	69
MADELEINE ROBINSON	77
PRINCE LOUIS DE BROGLIE.	86
JULES LADOUMÈGUE	97
GEORGES DUHAMEL	108
CLAUDE AVELINE	116
JEAN AUJAME.	126
BERTHE BOVY.	135
JULIEN BENDA	145
FERNAND LEDOUX.	156
HERVÉ BAZIN	165
MARCELLE AUCLAIR	175
ANDRÉ MAUROIS.	184
JEAN PAULHAN	193
FRANÇOISE GIROUD	202
JULES ROY.	213
MAURICE DRUON.	221
PIERRE-PAUL GRASSÉ	230
MARCEL JOUHANDEAU	241
SIMONE SIGNORET	254
FRANÇOIS PÉRIER	259
FERNAND LÉGER.	266
JACQUES DEVAL.	276
YVES MONTAND	286
MADAME SIMONE.	293
RAYMOND QUENEAU	303

MARCEL ARLAND.	310
FRANCE ROCHE.	321
GEORGES BRIQUET.	329
JEAN EFFEL.	337
MAURICE HERZOG.	346
BERNARD BLIER.	354
SERGE GROUSSARD.	362
PAUL MORAND.	370

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
MAYENNE

(2702)

LE 1^{er} OCTOBRE 1953

N^o d'éd. : 3.950. Dép. l^ég. : 4^e trim. 1953.

Imprimé en France



Qui êtes-vous?

André Gillois est un des inventeurs de la radio, en ce sens que cet art nouveau vit depuis vingt ans sur quelques formules dont il est un des deux ou trois créateurs avec, avant la guerre, "La Demi-Heure en Correctionnelle", nouvelle forme de la *Commedia dell'arte*, et aussi, "A quoi rêvez-vous?", première tentative de vulgarisation de la psychanalyse.

Pendant la guerre, André Gillois dirige le poste de la Résistance "Honneur et Patrie". A la Libération, sa passion pour la liberté le conduit à multiplier ses efforts pour donner à chacun l'occasion de s'exprimer sans contrainte au cours des émissions "Les Français parlent aux Français" (devenue "La Tribune de Paris"), "Réponse à Tout", "Vous avez la Parole", etc... Son attrait pour la psychanalyse s'exprime dans ses émissions "Les Enfants du Siècle", "A quoi penses-tu?", "Les mauvais Instincts", et surtout "Qui êtes-vous?" qui a rencontré le succès le plus considérable auprès du grand public et de l'élite.

Il se défend lui-même d'avoir voulu faire de la psychanalyse mais il n'en est pas moins vrai que ce sont ses études psychanalytiques qui l'ont amené à cette formule si originale et si riche qui lui a permis d'interroger plus de cent personnes, choisies parmi les plus célèbres.

On peut expliquer en partie le succès de cette émission par le fait que les auditeurs découvraient que les problèmes dont ils sont préoccupés se posent de la même façon pour les gens illustres.

Un prix Nobel, des académiciens, des écrivains, des savants, de vedettes de théâtre, de cinéma et du sport sont analysés, décortiqués, déshabillés de main de maître et sous la forme la plus aimable et la plus familière qui soit.

De Jean Effel disant : "Je pense plutôt du bien de moi", au Prince de Broglie évoquant l'illumination que fut pour lui sa grande découverte, en passant par Simone Signoret qui parle de l'amour, tous ces portraits, peints par les modèles eux-mêmes, retrouvent, dans le livre qui les réunit, la vigueur et la vie qui firent leur succès à la Radio.